

Sur la table, 2, octobre 2026

Sur la table, un de ces livres qu'on ne refermera jamais. Jacques Robinet, *L'Estuaire* (La Coopérative, octobre 2026).

Jacques Robinet (1937-2024) était psychanalyste, poète. L'estuaire désigne ce moment où le fleuve d'une vie s'en va rejoindre plus grand que lui. Le mot *livre* ici ne désigne pas une de ces marchandises à consommer dont notre société semble si avide (sans qu'elle fasse jamais le lien entre son obsession malade de la nouveauté et la vacuité spirituelle dont elle meurt à longs feux).

*L'Estuaire* est un livre véritable, un livre de vie, un livre-chemin dont le lecteur ressort mieux ajusté à son destin, à sa promesse d'humanité.

Ouvrir *L'Estuaire*, c'est entrer dans un cercle de lumière et de silence où une voix fait parler son expérience. Ici, la longue montée vers le soir. La vieillesse, la maladie, l'approche de la mort. Dont l'auteur ne tait aucun des délabrements qu'il subit, mais dans lesquels il tient, vaille que vaille, le fil d'or de la gratitude et de l'espérance.

Ce qui touche au plus profond, c'est l'exigence de vérité que manifeste Jacques Robinet dans les parages de la mort, y compris la difficulté à se défaire des remparts érigés tout au long de la vie face à l'inexorable : « La grande nouveauté, écrit-il en janvier 2024 (il mourra en juin), c'est ce sentiment d'irréalité s'accompagnant d'une douceur qui m'arrache des larmes. Je vais mourir, je le sais et le dénie en même temps. J'approche le mystère de ma fin, encore trop encombré, trop retenu par l'usure du quotidien et mes réactions de toujours face à l'inconnu – rationaliser, écarter les illusions, faire le ménage pour que tout demeure en ordre, pour que rien ne change ».

Il n'est pas question de célébrer la mort. La douleur, même combattue par la morphine, quand elle se réveille, il n'y a plus qu'un corps qui crie. Mais quand elle est remise à sa place par la médecine, il y a aussi, à côté, un dénuement, un allègement, une lucidité qui permet de rendre grâce.

Le savoir qu'on a acquis se met à fondre sous l'effet conjugué de la vieillesse et de la maladie. Et, en s'effaçant, il cède la place à une « floraison d'actions de grâce ». Le moindre éclat de la beauté du monde fait naître un émerveillement. L'arbre dans le jardin. La visite, dans la longue liturgie des au-revoir, des proches et des amis. La présence du compagnon, Renaud : « Très longue visite de Renaud : émerveillement sans fin. Nous n'en finissons pas de relire notre histoire comme on parcourt un fleuve de sa source à l'estuaire ».

La joie de se savoir aimé est la clé. L'amour humain est l'écho de l'amour de Dieu – qui se dit sans cliron. Qui se manifeste par une confiance, un encouragement à se délester du poids inutile : « “Seigneur, tu m'as fait remonter de l'abîme et revivre quand je descendais à la fosse.” Ce verset du psaume XXII m'arrête un instant. Sentiment fréquent qu'il me suffit d'ouvrir le Livre pour qu'une parole essentielle me rejoigne. Telle une main qui disperse la grande confusion qui

m'agite pour me rendre un espace vierge de tout souci. À chaque détour de l'histoire d'Israël, c'est la mienne qui s'éclaire. Tout cela procède d'un même élan de confiance, d'un identique consentement à la voix qui nous invite à nous décharger de notre fardeau ». Et quelques jours avant de mourir : « Je ne peux ouvrir le psautier sans trouver réponse à mon attente ».

Le journal note tous les signes du désencombrement, mais aussi les assauts de la souffrance, et les retours de l'infatigable coursier qu'est l'orgueil, que l'écrivain tente de conjurer sur le terrain même de l'écriture : « Surtout ne pas en profiter pour faire des phrases ... Le temps des belles phrases est révolu ». Il y a comme un soulagement à être libéré du théâtre des vanités : « L'écriture alors n'exige plus rien, ne danse plus du ventre pour se faire admirer ».

Bientôt, c'est le temps ultime, le service des soins palliatifs à Fontainebleau. Jacques Robinet a de moins en moins de force. Mais la boussole reste celle de la lumière et de la vérité : « Est-ce la mort qui brise ainsi les anciennes convenances et réserves ? Tout devient si simple et aisé : la main qui prend la vôtre dans la sienne, se pose sur votre bras, caresse votre front ».

Ne reste plus que la joie.

Pas une joie qui se proclame.

Une joie qui se murmure loin de tout ce qu'on croit être le monde.

Là où il n'y a plus qu'un souffle de vie.

« Savoir que c'est tout près, qu'il suffit d'ouvrir les mains pour accueillir et consentir.

Point d'autre secret que le don de Dieu qui est attente de nous ».

Emmanuel Godo est poète. Dernier ouvrage paru : *Une si fragile présence* (Albin Michel, 2026).